

Né en 1947 à Saint-Étienne, Paul Fournel est entré à l'Oulipo en 1972, il en est le président depuis mai 2003. Il est l'auteur de nombreux ouvrages pour la jeunesse, de recueils de nouvelles, ainsi que des romans tels qu'*Un homme regarde une femme*, *Foraine* (prix Renaudot des lycéens), *Poils de Cairote*, *Chamboula*, *La Liseuse* et *Anquetil tout seul*. *Les Athlètes dans leur tête* a obtenu le Goncourt de la nouvelle en 1989.

Paul Fournel

LES ATHLÈTES
DANS LEUR TÊTE

NOUVELLES

Éditions du Seuil

Cette édition est enrichie de la nouvelle intitulée
« Une course exemplaire ».

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-3050-5

© Éditions du Seuil, 1994 et 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour le Baron

Autoportrait de l'homme au repos

Mon métier consiste à descendre du haut de la montagne jusqu'en bas. À descendre le plus vite possible. C'est un métier d'homme. D'abord parce que lorsqu'il est en haut, l'homme a envie de descendre en bas, ensuite parce que lorsqu'il y a plusieurs hommes en haut, ils veulent tous descendre plus vite les uns que les autres.

Un métier humain.

Je suis descendeur.

Il y a eu Toni Sailer, il y a eu Jean Vuarnet, il y a eu Jean-Claude Killy, il y a eu Franz Klammer, il y a eu les Canadiens et, maintenant, il y a moi. Je serai cette année champion du monde et, aux prochains Jeux olympiques, j'aurai la médaille d'or.

Je suis l'homme le plus équilibré de la montagne, le plus calme, le plus concentré, et mon travail consiste à fabriquer du déséquilibre.

Tous les grands descendeurs fabriquent du déséquilibre.

Descendre plus vite c'est d'abord descendre autrement ; de façon à semer l'inquiétude et le doute.

Faire peur. Skier de telle manière que les autres soient persuadés que vous ne tiendrez pas sur vos pattes, jusqu'à ce qu'une génération entière skie comme vous.

Dans une vie de descendeur, on ne peut inventer qu'un déséquilibre génial et un seul.

Les Canadiens sont arrivés sur le cirque avec la réputation de « crazy canaks » et deux saisons plus tard, les cinquante top-descendeurs du circuit glissaient comme eux.

Maintenant, il y a moi.

Être un grand descendeur est un état qui exige un don absolu de soi-même et une concentration totale. Je glisse à temps plein. Je glisse en montant les cols sur mon vélo en plein été. Je vis avec un sac de sable de cinquante kilos sur les épaules pour mieux glisser. Je souris au masseur et au skiman parce que je sais qu'ils m'aident à glisser. Je casse la tête de mon entraîneur qui est nul parce que je sais que cela m'aidera à glisser.

Prenez deux hommes à égalité de poids et de matériel, sur la même piste, mettez-les à côté l'un de l'autre et c'est toujours moi qui glisse le plus vite.

L'op-traken qui commande le premier schuss de la Streif à Kitzbühel, je le fais mille fois par semaine. Les bosses de la fin de Wengen, celles qu'on prend avec les jambes de plomb, je les fais chaque soir avant de me coucher. Je sais toutes les pistes du cirque au centimètre et, à cent quarante à l'heure, je les vois passer au ralenti.

Je me prépare aussi pour ces pistes molles et indécises que les hasards d'attribution des Jeux

olympiques nous imposent. Les pistes tordues qui permettent à un Léonard Stock, le slalomeur, de devenir un champion de descente.

Tout compte dans votre carrière.

Un jour, l'essentiel devient la position de votre petit doigt de pied. C'est le doigt de pied qui fait la médaille. Vous avez raboté la semelle de la chaussure, vous avez changé quatorze fois le chausson intérieur, vous vous êtes mis en colère et vous avez perdu pour deux centièmes aux Houches sur la O.K. parce qu'en entrant dans le schuss à Battendier vous vous êtes demandé dans quelle position exacte était votre doigt de pied.

Quand je dors, je travaille, quand je mange, je travaille. Je dessine mes trajectoires, je modèle mes appuis. Mes cuisses et mon dos sont intraitables, je porte sans cesse sur le menton la marque de la jugulaire du casque. Lorsque le starter me libère sur la rampe de départ, il libère des tonnes de travail. Après, il reste un descendeur sur la piste qui n'a plus ni yeux, ni tête, ni jambes et qui glisse pour arriver en bas de la montagne plus vite que les autres hommes.

C'est la règle.

Et puis il y a le moment qui arrive forcément dans une vie, le seul moment de vrai repos, de repos absolu. Le repos du descendeur.

Vous avez passé le grand gauche et le grand droit à fond, vous rentrez dans le dévers et vous faites cette minuscule erreur de trajectoire, cette petite

faute stupide (qui n'est pas d'inattention puisque les descendeurs ignorent l'inattention) qui vous tire quelques centimètres en dehors de la ligne idéale. Et là, c'est le vrai repos, le repos immense. Vous avez déjà perdu vingt centièmes, puis très vite un dixième et la course. Plus rien n'a d'importance, vous n'êtes plus un descendeur, vos muscles se relâchent, votre esprit se libère, vous savez que vous allez vous casser la gueule.

La cavalière

La première fois qu'il l'avait vue, c'était une fillette pâlotte qui donnait la main à son instituteur. Elle avait des jambes grêles qui semblaient commencer au-dessous de ses épaules et un visage long avec deux yeux noirs arrondis par une fatigue qu'on aurait dit perpétuelle.

Le maître l'avait conduite au gymnase car il lui était apparu qu'elle sautait sans effort beaucoup plus haut que toutes ses camarades et qu'avec un peu de travail on pourrait peut-être en tirer quelque chose...

L'entraîneur s'était penché vers la gamine.

– Et toi, qu'est-ce que tu veux faire ?

Elle avait roulé des yeux inquiets, jeté un regard vers son instituteur et s'était risquée à dire :

– Du cheval.

Ils avaient tous éclaté de rire. Pierrot l'avait aussitôt baptisée « la cavalière », et c'est ainsi qu'elle avait débuté sa carrière de sauteuse en hauteur.

À huit ans, elle passait 1,05 m sans le faire exprès et Pierrot, qui avait dix ans de plus qu'elle et sautait le double, la prit sous son aile dans le groupe des

petits. Junior deuxième année, il venait de faire son entrée dans le cercle très fermé des espoirs et tentait de concilier le lycée et ses six entraînements hebdomadaires. Par-dessus le marché, il s'arrangeait toujours pour trouver une heure ou deux « pour les mômes ».

La cavalière travaillait sans enthousiasme avec une régularité insolente et une facilité naturelle qui ne s'émoissait pas.

À dix ans, benjamine, elle passait 1,15 m, à douze ans, minime, 1,35 m, à quatorze ans, cadette, 1,70 m. La puberté n'avait rien altéré dans sa morphologie : elle était restée immense. Ses muscles s'étaient à peine remplis, toujours aussi longs et puissants et il lui avait poussé deux nichons si minuscules qu'ils ne constitueraient jamais un handicap. C'était une sauteuse parfaite qui voltigeait de titres en records.

Pierrot plafonnait. Les centimètres supplémentaires étaient soudain devenus trop chers pour lui. Trop petit, le genou gauche trop fragile, pas tout à fait assez puissant pour un sauteur en amplitude, psychologiquement un peu démobilisé, il était devenu prof de gym puis entraîneur premier degré, deuxième degré et troisième degré. Il avait abandonné les petits pour s'occuper des grands et finissait par ne plus travailler qu'avec les meilleurs.

Il protégeait sa cavalière. Jamais il n'avait vu autant de dons rassemblés dans une seule athlète. C'était la sauteuse-vitesse parfaite, elle planait au-dessus de la barre, engageait le bras sans raideur,

tournait spontanément la tête dans la direction de son saut. Un régal. Son Stradivarius, comme il aimait à dire.

Il se régalait à lui faire effectuer des réglages minuscules : ouvrir un peu l'angle de la course d'élan, bien bloquer le bassin, expérimenter plusieurs positions du pied au moment de l'appui, retarder au maximum le fouetté des mollets... Tous les petits trucs qui allaient la mener à 1,90 m en junior et très au-dessus de 2 m plus tard. Elle était de la rare graine de recordwoman du monde. Il la couvait, lui apprenait à se concentrer en écoutant de la musique, lui faisait travailler ses muscles un par un, ses quadriceps et ses extenseurs du mollet.

Il allait la chercher à l'aube, la conduisait au lycée, la reconduisait le soir, savait la date de ses règles, lui choisissait ses survêtements, traitait ses contrats avec les organisateurs et les sponsors : un peu grand frère, un peu papa, entraîneur.

Lorsqu'ils partirent ensemble au championnat de France, il était sûr d'elle.

Elle avait passé 1,80 m au premier essai comme à l'entraînement, et, Pierrot, au premier rang des gradins, lui avait adressé un signe furtif de confiance.

La demi-finale du cent mètres hommes se courait au même moment. Sortie du sautoir, elle regarda les coureurs franchir la ligne. Le grand Martiniquais qui avait gagné en roue libre fit un crochet après la ligne d'arrivée et vint lui donner une petite tape amicale sur la joue. Surprise une seconde, elle

s'ouvrit bientôt en un large sourire qui fit remonter ses yeux d'une façon irrésistible.

Pierrot, sur son gradin, fut instantanément foudroyé d'amour. Il l'aima de toutes les façons du monde à la fois : son sourire, ses yeux, sa course d'élan, ses vastes internes, ses deltoïdes, ses records, sa marge de progression, les années de travail en commun – qui pouvaient, il venait soudain de s'en rendre compte, être réduites à néant d'une tape charmeuse sur la joue. Il l'aima d'autant plus qu'il n'avait jamais songé à le faire, qu'il avait toujours été comblé de ce qu'elle lui donnait et que l'image de la gamine maigriotte rêvant de cheval ne l'avait jamais vraiment quitté.

Le soir même, il dit son amour à la nouvelle championne de France. Elle accepta l'hommage comme une beauté supplémentaire du jour, elle accepta la bague, elle accepta l'alliance, elle accepta le trois-pièces municipal, elle accepta de veiller à ne pas faire de bébé.

Il découvrit le bonheur de caresser ses muscles, de masser ses épaules, de toucher du doigt chaque soir son mystère. Il cherchait dans les baisers le secret qui la faisait sauter plus haut qu'il ne sauterait jamais.

Elle avait retrouvé son air grave et ses yeux de fatigue. Elle avait repris le chemin de ses entraînements et de ses compétitions. Rien n'était vraiment changé entre eux.

Éternellement assis au premier rang des gradins, il la regardait sautiller sur place avant sa course

d'élan, hypnotisé par le petit geste réflexe qu'elle dessinait dans le vide avec le bout de ses doigts, fasciné par ce sursaut décisif qui précédait sa première foulée.

Il la dévorait de ses yeux neufs dans ces moments d'effroyable solitude qu'il prenait pour de la liberté.

La course en tête

Il en va souvent ainsi des cyclistes : les plus malicieux manquent de cuisses et les plus cuissus manquent de malice. Ce Portugais était très cuissu. On avait rarement vu pareille passion pour le cyclisme et pareil acharnement à faire *le* métier et à le faire maladroitement. Fort comme une baleine, gracieux en machine comme un tabouret Louis-XV, il s'était fait une spécialité de longs raids impensables qui défiaient toute logique stratégique et physiologique et qui, pourtant, une fois sur dix le menaient à la victoire.

On l'aimait pour sa déraison, et ses confrères, plus économes et plus calculateurs, respectaient ses débauches. Il faut dire qu'ils n'étaient jamais mécontents de le voir sortir du peloton dès les premières heures de la matinée, tant son talent naturel pour le zigzag en faisait un voisin de route délicat.

Même livré à lui-même sur les nationales désertes, il se cassait souvent la figure. Le peloton passait alors à grande vitesse devant un attroupement de gendarmes, médecins et soigneurs, et se savait

bientôt poursuivi par un Portugais sanguinolent et bandé, attardé cette fois, mais toujours seul.

Il avait couru plâtré, le crâne fêlé, l'épaule luxée. S'il l'avait fallu, il aurait gagné Bordeaux-Paris sur une jambe.

Le public prenait tout le temps de lui faire fête, il reconnaissait du fond des lignes droites son coup de pédale baroque et distribuait des applaudissements qui n'allaient qu'à lui. Il faut dire que le Portugais cultivait des élégances un peu désuètes qui menaient à reconnaître en lui le vrai champion. À l'ère des bidons d'aliments liquides, il laissait coquettement sortir la pointe d'une banane de la poche de son maillot et dévorait en pédalant des pilons de poulet.

Son goût du louvoisement le poussait à parcourir chaque année 10 % de distance de plus que ses adversaires et, pourtant, il durait. À quarante-trois ans, il aurait pu être le père de la moitié du peloton et attaquait sa vingt-quatrième saison. Il jugeait ses résultats en recul depuis deux ans et s'engueulait intérieurement.

Pendant ses longues heures de solitude où il pédalait comme un damné, il s'était mis à réfléchir. Le mot « reconversion » s'était glissé comme une écharde dans son cerveau. Lorsqu'il remplissait à coups de pédales rageurs le cahier des charges de sa future profession, il se retrouvait vite dans une impasse : un travail de plein air, bien payé, que l'on fait de préférence à cent vingt pulsations minute, où

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC (16)
IMPRIMERIE BUSSIÈRE À SAINT-AMAND (CHER)
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2012. N° 109092 ()
Imprimé en France

